



« Littérature mineure » et symbolique de l’affirmation dans un roman d’expression amazighe, « Ass-nni » de Amar Mezdad

“Minor literature” and symbolism of affirmation in an Amazigh novel, “Ass-nni” by Amar Mezdad

Kamal MEDJEDOUB ¹

Centre de recherche en langue et culture amazighes. Béjaïa | Algérie
k.medjedoub@crlca.dz

Résumé : Cet article explore les manifestations scripturaires du rapport symbolique de la littérature d’expression amazighe avec « la littérature mineure » à travers un roman de Amar Mezdad. Il interroge la façon avec laquelle s’expriment la figure du mineur face au majeur, ou au dominant, et la quête d’affirmation de soi dans différentes dichotomies. L’étude tend à montrer qu’en filigrane, à travers des représentations symboliques, impliquant la langue, la condition féminine et la symbolique des prénoms, se lit la condition de la littérature d’expression amazighe qui se refuse au qualificatif de « mineur ».

Mots-clés : Affirmation, amazigh, littérature, mineur, symbolique

Abstract: This article explores the scriptural manifestations of the symbolic relationship of Amazigh literature with “minor literature” through a novel by Amar Mezdad. It questions the way in which the figure of the minor is expressed in relation to the major, or the dominant, and the quest for self-affirmation in different dichotomies. The study tends to show that implicitly, through symbolic representations, involving language, the feminine condition and the symbolism of first names, we can read the condition of literature of Amazigh expression which refuses the qualifier “minor”.

Keywords : Affirmation, amazigh, literature, minor, symbolic



¹ Auteur correspondant : KAMAL MEDJEDOUB | k.medjedoub@crlca.dz.

La littérature amazighe a évolué, depuis un peu moins d'un siècle, en arrachant des espaces dans le champ littéraire national algérien et en s'extirpant de la position de domination et de marginalisation, voire de répression qui était celle de la langue amazighe. Le « manque de visibilité de la littérature kabyle [...] la place dans une position marginale et périphérique dans l'espace culturel algérien » (Salhi, 2014 : 147). Ce qui lui donne le « statut de littérature « mineure » [qui] exerce un impact considérable sur le champ éditorial » (Salhi, Ameziane, 2017 : 321). Le rapport est donc établi entre littérature amazighe et « littérature mineure ». Il paraît évident si l'on se contente de placer la langue amazighe dans la minorité. Il l'est moins si l'on considère les différentes acceptions que l'on peut donner à la « littérature mineure » et à la langue « mineure » et si l'on s'interroge sur les critères qui définissent cette minorité. Nous approcherons ce rapport scripturairement et à travers la symbolique du mineur dans un roman d'expression amazighe, « Ass-nni » (Ce jour-là) de Amar Mezdad (2006). Nous allons considérer cette symbolique dans les interstices de ce roman à travers le dualisme conflictuel qui met en opposition le mineur et le majeur, le dominé et le dominant, le périphérique/marginal et le central, et ce dans des expressions multiples. Nous interrogerons la façon avec laquelle s'expriment la figure du mineur ou du dominé et la quête d'affirmation de soi dans ces différentes dichotomies. Autour de ces représentations symboliques, il nous paraît essentiel de révéler comment se construisent dans le récit les images symboliques de cette affirmation avec des références à la langue minorisée et avec un parallèle à « la littérature mineure ». Nous supposons que les images de la figure du mineur et les différentes dichotomies qui travaillent toute la trame narrative du roman symbolisent la condition de la littérature d'expression amazighe et suggèrent une entreprise d'affirmation qui est non seulement celle des personnages mais aussi celle de la langue amazighe et de cette littérature qui se refusent au qualificatif de mineur. L'analyse portera sur trois axes : la dichotomie entre deux générations de femmes, puis sur le rapport au Centre et la symbolique des prénoms et enfin sur la langue et l'hétérolinguisme. Avant cela, nous tenterons de baliser d'abord le terrain définitionnel pour justifier le concept de « littérature mineure » et ce que l'on entend par littérature amazighe.

Quel corpus pour quelle littérature ?

Si l'on considère, selon ce qu'expliquent Gilles Deleuze et Félix Guattari, que la littérature amazighe est celle écrite par une minorité dans une langue majeure, il y a lieu dans ce cas de qualifier toute la production littéraire des Amrouche, Feraoun, Mammeri, Ouary, Djaout et d'autres comme une littérature « mineure » parce que tous ces auteurs sont issus d'une minorité, en tant qu'Amazighs, qui a écrit dans une langue « majeure » et qui est la langue française. Nous pourrions dire de même de Dib, Djebbar, Kateb, Haddad, Mimouni et d'autres auteurs algériens qui ont aussi écrit dans la même langue d'emprunt. Tous ces romanciers n'ont pas écrit dans leurs langues maternelles (tamazight ou l'arabe), tout comme Kafka, en tant qu'écrivain juif, a écrit en allemand et non pas en yiddish, la langue d'une minorité juive d'Europe. A l'image de Kafka, considéré, par Max Brod, comme « l'invité de la langue allemande » (cité par Marthe Robert, 1954 : XVI et XVII), ces romanciers algériens seraient ainsi des « invités » de la langue française. Leur langue d'écriture étant considérée « majeure », leur littérature prend le qualificatif de « mineure », avec cependant son inévitable connotation péjorative, quand bien même on soulignerait qu'il ne fait que nommer la « littérature qu'une minorité fait dans une langue majeure » (Deleuze, Guattari, 1975 : 33). Il demeure que cet adjectif, « péjoratif et axiologique », pour reprendre Weissmann (cité par Myriam Suchet, 2012 : 35) est dépréciatif et ne sied

pas à une littérature consacrée au-delà de l'espace de la « minorité », comme celle de Mouloud Mammeri, Mouloud Feraoun, Kateb Yacine et Assia Djebar.

Si on lie, par contre, la littérature mineure à ce que Kafka désigne par « petites littératures », la perspective change. L'adjectif « mineur » n'est pas de Kafka mais de la traductrice Marthe Robert qui a fait le choix de traduire « l'adjectif allemand Klein (petit) par le mot "mineur" » (Weissmann, 2012 : 35). Par « petites littératures », Kafka désigne les « littératures écrites en des « petites langues » bien qu' [il] ne mentionne jamais l'expression et se contente de parler des “petits thèmes” et des “petites nations” » (Lise Gauvin, 2003)². Dans « l'esprit » de Kafka, les petites littératures renvoient aux « littératures juives de Varsovie, écrites en langues yiddish, et des littératures écrites en tchèque » (Gauvin, 2003).

Partant donc de ces précises définitionnelles, l'opposition s'engage entre « petites langues » et « grandes langues ». Nous ne justifions pas cette distinction par le nombre de locuteurs mais par le rapport de domination. Une langue est qualifiée de « petite » par le fait de la domination d'une langue dite « grande », dominante. En s'appuyant sur cette définition de Kafka qui prend argument, entre autres éléments, sur les « petites langues » pour construire ce qui renvoie aux « petites littératures », ou à « la littérature mineure » selon Deleuze et Guattari, nous changeons de corpus. La littérature mineure est donc celle écrite, non pas dans une langue « majeure », mais dans une « petite langue », et sans qu'il y ait pour autant déterritorialisation de cette langue. Dans notre cas, qui s'inscrit dans le contexte national algérien, il s'agit de la langue amazighe qui, quand bien même institutionnalisée, reste dominée par l'arabe et le français et en quête d'une affirmation dans le champ littéraire. De ce fait, notre centre d'intérêt n'est pas la littérature des Mammeri, Feraoun, Amrouche, Ouary et Djaout mais celle de Belaid At Ali, le fondateur de la littérature écrite amazighe³, de Rachid Alliche⁴, Saïd Sadi (1983), Amar Mezdad (1990), Salem Zenia (1993), Ahmed Nekkar (1999) et bien d'autres. Notre propos ici n'est donc pas la littérature d'auteurs amazighs mais la littérature d'expression amazighe dont fait partie notre corpus.

Amar Mezdad est auteur de deux recueils, de poésie et de nouvelles, d'un manuel de la langue amazighe et de six romans dont le tout dernier, « Ungal n Saëuc uZellemcir », est publié en novembre 2023. Mezdad fait partie de la génération des romanciers algériens des années 1990 et 2000 où le roman d'expression amazighe s'est inscrit dans la continuité de la quête identitaire, dans un environnement hostile, fait de déni et d'ostracisme.

« Ass-nni » est l'histoire de Muḥand-Amezyan⁵ qui partage le toit avec sa femme Tawes et sa vieille mère, Malha, plaintive incessante de sa bru pendant les dix ans qu'elle ne donne pas d'enfant à son fils. L'histoire se déroule en une seule journée, un jour de froid, de la matinée, où Tawes est emmenée à l'hôpital pour accoucher de jumeaux, jusqu'à l'après-midi, où Muḥand-Amezyan est sur son chemin de retour vers la maternité. Tout l'intervalle de ce temps d'attente est fait d'analepses, d'itinéraires croisés, de portraits de personnages et de minis récits d'espoir et d'angoisse qui produisent une histoire fragmentée. Muḥand-Amezyan aspire à une meilleure vie et ses espoirs sont aussi ceux de

² Document non paginé sur le web.

³ Belaid At Ali est l'auteur de *Lwali n wedrar* (Le saint de la montagne), « écrit vers la fin des années quarante » (Salhi, 2011 : 83).

⁴ Rachid Alliche est l'auteur de « *Asfel* », première œuvre littéraire d'expression kabyle portant l'indication générique « *Ungal* », qui veut dire roman en tamazight, publiée en 1981.

⁵ En tamazight, le signe « ḥ » se prononce « ḥ » et le « ḥ » avec le point, est une lettre emphatique.

son ami combatif Lxewni⁶, un engagé politique, un révolté contre les injustices et un opposant à l'ordre établi. Le récit est complété par Redwan, un jeune barbu aspiré par l'idéologie islamiste meurtrière, qui croise le chemin des deux personnages masculins. L'histoire du roman se passe dans l'espace kabyle où la femme est constamment rappelée à sa condition de mineure dans laquelle la maintient le poids des codes sociaux. S'engage alors la première forme de dichotomie, entre femmes d'hier et femmes « d'aujourd'hui »⁷.

1. Femmes d'hier vs femmes « d'aujourd'hui »

Deux générations s'affrontent à distance dans le roman. La génération des vieilles, que représentent Malha et Nna-Faṭi, et celle des jeunes, que représente Tawes. La figure de la femme minorisée est incarnée par les premières, femmes soumises, battues ou réduites à la fonction de procréation. Les occasions sont nombreuses pour souligner cette fonction de perpétuation de la lignée. Et c'est la mère de Muḥand-Amezyan, Malha, qui nous le rappelle en stigmatisant sa bru, « coupable » de rester longtemps sans enfanter : « Répudie celle-là et prends-en une autre qui enfante »⁸ (Ebru i ta tawid-d tayed, tin yeṭṭarwen) (2006 : 7). En commençant par cette injonction, l'auteur pose le premier trait de la figure de la mineure qui se répétera le long du récit. Lorsqu'il s'agit d'énumérer les qualités de la grand-mère maternelle de Lxewni, on n'omet pas d'ailleurs de dire que celle-ci a beaucoup enfanté : « Aṭas i turew » (2006 : 110). C'est la même précision que l'on a pris la peine de souligner à propos de la vieille Nna-Faṭi⁹ qui « est bien portante même si elle a beaucoup enfanté » (Nna-Faṭi, ar tura tseḥha ḡas aṭas i turew) (2006 : 54). Le sujet de la fertilité tient lieu d'une sorte de ligne de démarcation pour désigner la « bonne » femme : « C'en est fini de la génération de celles qui enfantent des jumeaux » constate, désolée, Nna-Faṭi (2006 : 182). « Le monde à l'envers ! De notre temps, crois-tu qu'une femme reste 10 ans sans enfants ? » s'interroge-t-elle (Yuyal uqelmun s iḍarren ! Limer am zik, d tideṭ-im, ad teqqim tmnettut 10 iseggasen, neṭṭat ur tessei dderya?) (2006 : 55). Il y a lieu de noter que de telles indications sont souvent faites en comparaison avec la génération des femmes qui ne s'inscrivent pas dans la périphérie dans laquelle sont confinées leurs aînées. C'est dans ce rapport constant avec le passé que se manifeste l'opposition entre les deux situations contradictoires, opposées comme le sont celles du mineur et du majeur.

L'auteur fait de la comparaison le moyen privilégié pour mettre en avant cette opposition et ce n'est pas anodin s'il l'emploie à souhait dans les dialogues entre les deux vieilles femmes. Ces dialogues sont très souvent construits sur des comparaisons entre zik et tura, entre jadis et maintenant. Les occurrences des mots « jadis », « ce jour-là », « ces jours-là » (zik, zik-nni, ass-nni, ussan-nni) sont nombreuses dans le récit, y compris dans le titre d'un chapitre.

Le discours suivant, que nous estimons utile de reproduire en entier, de Nna-Faṭi illustre d'une façon particulière la condition de la femme minorisée :

Du jour où nous venons au monde jusqu'à l'aube de notre vie, nous n'entendrons personne nous dire un mot doux. Je suis vieille aujourd'hui, et je ne me suis jamais souvenu qu'on m'ait dit un mot gentil. Ramène ceci, remet cela ! Des coups et des insultes ! Et notre

⁶ Le « x » se prononce « kh ».

⁷ « *Aujourd'hui* » est mis entre guillemets parce que considéré déictique du récit.

⁸ La traduction de tous les extraits du kabyle vers le français est de nous. Nous suivons chaque extrait traduit par le texte original.

⁹ Le « ṭ » se prononce « ط ».

génération est mieux lotie que celle d'avant. Plus les générations passent, plus nous nous sentons un tantinet mieux ! Selon ce que disent les gens instruits, dans les temps anciens, celui qui a une fille ne lui donne pas le temps de respirer ou de crier. Dès que le bébé tombe du ventre de sa mère, si c'est une fille, la sage-femme l'étouffe avec un morceau de tissu. La pauvre se débat un peu, devient inerte, froide et n'est plus de ce monde. Même sa mère ne la pleure pas. Ce qui me chagrine c'est la peine de sa grossesse, 9 mois dans le ventre. Et il y en a celles qui viendront de partout la consoler et lui dire : *-c'est une peine que l'on ne compte pas. [...] -Elle n'a pas à te chagriner [...] Pourquoi la pleures-tu ?* Dans les pays des Arabes, les filles on les enterrait vivantes ! Il a fallu qu'arrive le prophète Mohamed le bien-aimé pour que les gens donnent un peu de considération aux filles [...] Quoi qu'il en soit, aujourd'hui ce n'est plus comme avant. (2006 : 53-54).

(Seg wasmi ara d-neyli yer ddunit alamma d asmi ara nezzu, ur neţţaf win ara ɣ-yinin awal azidan. Aql-i tura ddiɣ di leɛmer, werɣin i d-cfiɣ akka nnan-iyi awal yelhan. Awi-d aya, err akkin aya ! Tiyrir akked rregmat ! Yerna lǧil-ntey dayen yif winna i t-yezwaren, simal zerrint tsuta simal neţţaf cwiţ iman-ntey ! ɣef waken i d-qqaren widak yeyran, zik n zik win i d-yurwen taqcict, ur ɣ-yeţţagǧa ara ad d-terr nnefs ney ad d-tsuy. Akken kan ara d-yeɣli d aqettiɣ si tɛebbut n yemma-s, ma d taqcict i d-ilulen, lqibla-nni ad as-tesers acettiɣ ɣef yimi-s. Tinna meskint ad texbibed cwiţ akka d wakka, dya ad teqqar, ad tismid, temmut dayen. Ula d yemma-s ur teţru fell-as. I yeţyiden d lectab n tadist-is, 9 wagguren deg usebbud. Ad d-asent temsebbrin anida ma llant, ad as-qqarent : -Leetab ur yeţnehsab ! [...] -Yehwa-yam kan tyad-ikem [...] Acimi akka teţrud ? Di tmura n weeraben, tiḥdayin akken i tent-mettlen d timuddurin! Armi d asmi i d-yewwed Nnbi-Muḥammed amezuz, i gan medden cwiţ n wazal i teḥdayin : ɣtaggaden Rebbi deg-sent. Ansi tebyud tekkid-as, mačči am zik am tura).

Ce discours met en scène trois générations : celle de Nna-Faṭi, comme point focal, avec des références à la génération d'avant et à celle de « maintenant ». Chaque génération est mieux lotie que la précédente. Dans le roman, c'est la condition de Tawes qui justifie cette évolution. Tawes est une femme active, employée dans une usine. Elle n'a pas la soif des mots doux de Nna-Faṭi, de Malha et de leur génération. Son époux l'appelle par son prénom, pas comme Malha que l'on appelait seulement « toi [...] comme si [elle] n'avait pas de nom » (tinnat kan i ɣ-qqaren. Amzun ula d isem ur t-nella) (2006 : 55). Malha n'apprécie pas que son fils appelle sa femme par son prénom : « C'est par son nom qu'il l'appelle : lève-toi Tawes, assieds-toi Tawes, tiens Tawes ! Wellah que des fois j'ai honte que les gens l'entendent » (S yisem-is madi i s-yetla3i : "Kker a Tawes, qim a Tawes, axx a Tawes !" Wellah tikkwal ar tsethiy ad as-d-slen medden) (2006 : 55).

Aussi, Tawes ne se sent pas obligée de se cacher lorsque Muḥand-Amezyan rentre avec son ami Lxewni, ce qui n'est pas également du goût de sa belle-mère, Malha :

Je croyais que lorsqu'un invité entre, surtout si c'est un homme, la femme disparaît de sa vue. Elle, elle y a pris racine, en plus avec son ventre énorme. De temps à autre, elle se mêle même à la discussion et ils lui prêtent l'oreille tous les deux. Et son homme la regarde sans bouger » (2006 : 147).

(ɣilegh, mi ara d-yekcem inebgi, tugets ma d argaz n medden, tislit ad teybu yakk zdat walen-is. Nettat din i tressa, yerna a3ebbud-is annect-ilat. Sya yer da teggat iman-is deg umeslay, yerna ttakken-as tamezzuyt i sin yid-sen. Argaz-is yessikkid, maci tengugi tamart).

Tawes n'est surtout pas une femme battue, et c'est là un point essentiel de différenciation qui, tout en permettant de se démarquer de la figure de la mineure, contribue à la mise en évidence de cette même figure du fait du contraste que la comparaison produit. On ne peut apprécier la situation de Tawes que comparée à celle de « sut-zik » (celles de jadis), dont Malha qui dit son étonnement que Tawes n'ait pu recevoir, pendant dix ans, la

moindre gifle de son époux : « Anida i batey, amek 10 iseggasen wergin ur as-yefka ula d tabbatabats ! » (2006 : 55). Pour les aînées, comme Malha « celui qui ne bat pas sa femme, sa maison manquera de nourriture » (win ur nekkat tamettut ur d-tettezzi ara tgella gher wexxam-is) (2006 : 55). Les différents récits de femmes battues participent à accentuer la figure de la mineure et, par ricochet, à l'infériorisation de la femme.

Le conflit de générations entre des femmes de conditions différentes induit dans son sillage l'expression de la « domination masculine » (Bourdieu, 1998) qui nourrit la figure de la mineure en mettant l'homme en position de « majeur », c'est-à-dire au centre de l'ordre social comme l'illustre ces propos de Malha : « Une femme qui domine l'homme, que Dieu préserve le croyant » (Tamettut-nni yernan argaz, ad yengu Rebbi Imumen) (2006 : 67).

Que Tawes jouisse d'une telle considération cela traduit une sorte d'affirmation de sa part, une affirmation qui a le goût d'une libération, voire d'un affranchissement, reconnu par Malha elle-même en tant que femme minorisée. Malha finit par avouer, face à Nna-Faṭi, que « les femmes d'aujourd'hui sont mieux que nous » (Nniy-am ifent-ay sut-tura !). Mais, Nna-Faṭi est de celles qui s'offusquent que, de nos jours, une femme puisse faire un câlin à son homme, l'embrasser devant tout le monde, marcher ensemble bras dessus, bras dessous ou encore lui rendre sa gifle : « Tikkwal ad as-texdem ta3ennuqt, ney ad t-tessuden zdat medden. Ze3ma mhemmalen! (...) Tammedit deg wexxam, ma iwet-it Rebbi yenna-yas kra, ad d-yeyli igenni. Ma yefka-yas abeqqa, nettat ad as-terr sin » (2006 : 148). Cette prise de pouvoir, bien qu'incomplète, est présentée comme la conséquence de l'école, de la télévision et des influences de « là-bas ». Et « là-bas » renvoie à la France qui symbolise le Centre, en position de « majeur ». L'auteur investit une autre symbolique pour illustrer une stratégie d'affirmation du mineur.

2. Rapport au Centre et symbolique des prénoms

La France est souvent citée dans le roman dans des occasions qui participent à déconstruire son statut de « majeur ». L'auteur recourt à des rappels de faits de colonisation et va même au-delà en mettant à l'index la femme française. L'expression nous est donnée par cette désolation de Nna-Faṭi : « Là-bas, seule la femme sait qui est le père de son enfant : elles changent de maris ! Le premier venu l'enfourche. Elle ne couche pas qu'avec son mari ! » (Dihin anagar tamettut i yezran anwa i d baba-s n llufan : tbeddilent irgazen ! Win i s-yehwan ad t-yali, macci d wergaz-is kan i teggan!) (2006 : 148). Si l'adverbe « là-bas » désigne un large espace étranger indéfini, le réquisitoire suivant de la même Nna-Faṭi précise la cible, désignée comme une source de corruption de l'âme :

Mon mari me disait, toutes ces femmes instruites ont l'esprit chauffé ! Tout ce qu'elles ont appris à l'école, ce qu'elles regardent à la télévision, ont corrompu leur âme. Elles sont devenues comme des chattes dès qu'arrive février, elles miaulent sans cesse. Sauf que leur février c'est tout le temps. Lorsque c'est le moment, il faut qu'elles trouvent un mâle, qu'il tombe du ciel ou qu'il pousse du sol. Elles ne savent pas résister. C'est chez les Françaises qu'elles ont appris toutes leurs habitudes (2006 : 147).

(Yeqqar-yi wemyar-iw, tilawin-agi yeyran akken ma llant, yahma ubuqal-nsent ! Ayen akka yakk yrant di lakul, ayen twalint deg tilizri, yerwi le3qel-nsent. Uyalent am temcac mi ara d-yawed cebrari, ad smi3unt ad renunt. Acu, nutenti cebrari-nsent d win yezgan. Mi ara t-id-inint, anida yella umalay ad d-yeyli deg igenni ney ad d-yali si lqa3a. Ur sebbrent ara fell-as ! yer trumyin i d-wwint kra yellan d tannumi).

Le rapport à la France est aussi exprimé par la symbolique des prénoms, introduite par le prénom Jiskar, expression enveloppée dans le comique, voire dans la moquerie qui vise l'affirmation d'une identité. Assis dans un bus, la mine défaite, Lxewni informe son ami que « le pauvre Jiskar est mort ! » (Yemmut Jiskar meskin !) (2006 : 118). Aussitôt, les passagers du bus réagissent. « Que la paix ne soit pas sur lui. Dieu fasse que ses ossements brûlent en enfer. Mon père m'a dit que c'est une fois qu'il a perdu le pouvoir que nos émigrés ont soufflé un peu en France » (2006 : 118) dit l'un d'eux qui en veut au président français Giscard d'Estaing. Mais Jiskar n'est pas celui que l'on pense. Un jour Lxewni a lu sur Paris-Match que le président de la France a donné à son chien le nom de Jugurta. Il ne fallait pas plus pour y voir une offense. Pour se venger, Lxewni trouve un chien, tout moche et tout dévoré par des puces, et lui donne le nom de Jiskar. Son ami Muhand-Amezyan l'a conseillé, pour frapper fort, de l'appeler plutôt « Vercingétorix ou Charlemagne ». Mais, comme cela est loin de lui valoir un article dans Paris-Match, c'est donc « au président de notre pays d'appeler ainsi son chien. Pour que le monde en parle » (2006 : 119). Lxewni écrit alors au président et on lui répond que son chien a déjà un nom et qu'il ne peut pas le changer. Au-delà des faits de l'histoire, il y a à s'intéresser à cette symbolique des prénoms qui s'entrechoquent, Jugurta vs Jiskar/Vercingétorix/Charlemagne. La réaction de Lexweni est celle d'un minorisé qui riposte pour affirmer son identité et remettre en cause une hiérarchie contestée. Nous comprenons que par le prénom Jugurta, référence historique et argument d'une vieille existence, l'affirmation de soi engage l'identité amazighe. Mais que l'on implique la figure du président, dans cette quête de réhabilitation, le champ de l'affirmation s'élargit pour impliquer l'identité nationale dans laquelle se fond l'identité amazighe. Outre ces références explicites ajoutées à la comparaison avec les Françaises, l'auteur met à contribution également la langue dans cette entreprise d'affirmation.

3. Hétérolinguisme ou affirmation par la langue

La langue, inévitablement marqueur fondamental de l'identité, est investie dans l'écriture de l'affirmation de soi, et ce, à trois niveaux.

D'abord dans la notation de mots empruntés de la langue française que l'auteur soumet aux règles de l'orthographe amazighe. C'est le cas de « bulldozer » ; « week-end » et « frigidaire » par exemple, qui sont transcrits « abulldozer » (2006 : 130) ; « aweek-end » (2006 : 142) ; « afrigidaire » (2006 : 177). L'auteur leur adjoint la voyelle initiale « a » qui, dans la langue amazighe, est la marque du genre masculin, comme le « t » est la marque du genre féminin. Cette façon de notation, qui, pour ainsi dire, « amazighise » le français, est une expression scripturaire de l'affirmation par la langue.

Cette façon de faire, c'est à dire manipuler à sa guise la langue française, se répète à un autre niveau, d'où notre intérêt pour l'expression « acu n tizits i t-yeqqsen » (2006 : 117) (quel moustique l'a piqué). Cette expression française, qui remonterait à au moins le XVII^e siècle¹⁰, est connue comme une locution s'interrogeant plutôt sur « quelle mouche l'a piqué » (acu n yizi i t-yeqqsen). L'auteur la déforme en préférant « moustique » à « mouche » dans une démarche qui ne prend pas son importance dans un simple remplacement d'un mot mais dans la liberté de « se jouer » de la langue française. Cela ne semble pas être une inadvertance puisque l'auteur reprend, quelques pages plus loin

¹⁰ Cf. dictionnaire français-anglais. Url : https://books.google.fr/books?id=IOhMAAAcAAJ&prinsecrontco ver&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q=mousche&f=false

(2006 : 122), cette même expression mais dans sa forme originale, comme pour mieux montrer la déformation linguistique voulue et assumée.

Le troisième niveau intervient dans un dialogue entre deux personnages. L'oncle Ceεban¹¹ s'est installé à Alger il y a une trentaine d'années, depuis que son village fut vidé par le colonisateur. En plus qu'il soit d'ordre physique, le déracinement est aussi linguistique, ses enfants ne parlant pas kabyle : « Tu vois même sa fille ce n'est pas avec la nôtre qu'elle parle, c'est comme ça avec tous ses enfants » (2006 : 80). Lorsque Nabila, la petite de Ceεban, doit s'en expliquer, elle le fait en arabe dialectal : « Xtac iql-na ccix f-lemsid, hadi macci llugha » (C'est parce que notre maître nous dit à l'école que ce n'est pas une langue)¹² (2006 : 81). Le dialogue engagé entre les deux personnages est un échange de questions en kabyle et de réponses en arabe : « lhi, kem d yelli-s n Ceεban ? -lh, ana bent-u ! - lhi, ur tessined ara madi taqbaylit ? - Nefhem-ha bberk ! » (Tu es donc la fille de Chabane ? -Oui, je suis sa fille. -Tu ne connais donc absolument pas le kabyle ? -Je le comprends seulement !) (2006 : 81). Il y a lieu de retenir qu'au-delà de la langue d'écriture, qui nous donne donc à lire une littérature d'expression amazighe, tamazight est engagée, à travers ce dialogue avec la fillette, sur le plan du métalangage en posant la problématique de sa préservation et de sa transmission. La réplique de la fillette, renvoyant à son maître d'école, traduit le statut de mineur donné à la langue amazighe. Cela motive les expressions de l'affirmation de soi prises en charge par stratégie scripturaire et on verra, dans ce qui suit, qu'elles se confirment avec le même procédé qui a soumis les quelques mots français à l'exigence formelle de l'orthographe amazighe (avec le « a » du masculin). L'auteur fait de même avec quelques mots d'expression arabe, transcrits en latin, qu'il soumet aussi au moule de l'orthographe amazighe. Le procédé consiste à séparer de leurs noms les pronoms possessifs, les pronoms personnels compléments d'objet et la préposition « à », tout en introduisant entre eux un trait d'union. Ceci donne par exemple « Bent-u » (sa fille), « qal-kum » (il vous dit), « nefhem-ha » (je la comprends), « iql-na » (il nous dit), « f-lemsid » (à l'école) (2006 : 81), « yemma-k » (ta mère) (2006 : 83). Des mots qui, si l'on venait à les maintenir dans les formes de l'orthographe de la langue arabe, s'écriraient sans le trait d'union, et sans dissociation des pronoms.

Si dans la symbolique des prénoms Jiskar vs Jugurta le protagonisme est engagé entre l'espace national et l'espace français, dans ce dialogue kabylo-arabe, il est déplacé vers l'intérieur du même espace national, marqué par le bilinguisme. Cet investissement hétérolinguistique, tel que défini par Rainier Grutman (1997 : 37)¹³, est une expression de plus de l'affirmation qui engage l'identité amazighe.

Il existe d'autres formes de dualisme dans ce roman impliquant ville/village, patron/ouvrier, gouvernants/gouvernés et riches/pauvres, et donnant une hiérarchisation qui distingue le centre de la périphérie. Des différentes expressions relevées et analysées plus haut se dégagent la figure du mineur qu'elles représentent symboliquement. La comparaison à laquelle recourt l'auteur, et le contraste que celle-ci génère, n'a fait qu'accentuer cette figure du mineur comme nous avons pu le constater avec les deux générations de femmes à la condition différente. Si les vieilles Nna-Faṭi et Malha

¹¹ Les signes « c » et « ε » se prononcent, respectivement, « ch » et « ε ».

¹² Les traductions de l'arabe vers le français sont également de nous.

¹³ « Présence dans un texte d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale ».

représentent la figure de la femme mineure, Tawes s'extirpe, quant à elle, de cette condition. Ces représentations nous suggèrent des passerelles avec la littérature d'expression amazighe. Toutes les expressions d'affirmation dans le roman, que ce soit de Tawes ou de Lxewni par son engagement, sont symboliques de l'affirmation de cette littérature et, partant, de la langue amazighe. Nous le disons plus haut, chaque génération de femmes se présente dans une meilleure condition que celle qui la précède. Il y a donc une évolution ascendante qui justifie cet aveu de Nna-Faï que « aujourd'hui ce n'est plus comme avant ». Une telle affirmation est aisément transposable sur le cas de la langue amazighe, et elle nous autorise à dire de même de la littérature d'expression amazighe qui, en étant en constante évolution, fait que, pour elle aussi, « aujourd'hui ce n'est plus comme avant ». Si, avant, l'on n'osait pas appeler Malha par son prénom, « comme si [elle] n'avait pas de nom », Muḥand-Amezyan appelle bien son épouse « Tawes ». Aujourd'hui donc, la littérature d'expression amazighe s'affirme et on la nomme comme telle. Depuis 2020 existe en Algérie le prix du président de la république de la littérature et la langue amazighes¹⁴. L'évolution est allée du seul roman *Lwali n wedrar* de Belaid At Ali (1963), à trois romans seulement publiés dans les années 1980, à huit autres dans les années 1990, puis 21 romans dans les années 2000, passant à 63 autres romans dans les années 2010, et 15 romans pour les seules deux années de 2020 et 2021. Cette tendance haussière a continué en 2022 et 2023, avec l'émergence de jeunes auteurs¹⁵. Nous comptons aujourd'hui quelque 150 romans d'expression amazighe.

Conclusion

La quête de visibilité et d'affirmation des personnages de « Ass-nni » est symbolique de celle de cette littérature, notamment d'expression kabyle, qui a évolué en arrachant des espaces dans le champ littéraire national après une ère de marginalisation et de répression de la langue amazighe. A l'instar de Tawes, qui n'est pas battue (réprimée) comme ses aînées, la littérature d'expression amazighe s'affirme en s'arrachant progressivement à la périphérie et au statut de « mineur ». La relation de Tawes avec son mari illustre une avancée qui a comme effet d'ouvrir les yeux de la vieille génération sur son infériorisation, puisque Malha reconnaît que les femmes « d'aujourd'hui » sont chanceuses : « Ce n'est pas comme nous à notre époque, lorsqu'il nous demande de nous taire sinon il prononcera la formule de divorce, alors nous devenons muettes » (*Macci am nekkenti zik, mi ḡ-yenna susem ney ad d-iniḡ tawalt-nni, dḡa ad neggugem*) (2006 : 148).

Nous pouvons affirmer que le roman de Mezdad rompt le silence pour installer tamazight dans le statut de langue majeure. D'abord par le fait que « Ass-nni » est écrit entièrement en tamazight, langue maternelle de l'auteur. Et c'est en soi une forme de revendication d'un statut et la contestation d'un autre. Comme la femme « d'aujourd'hui », la littérature amazighe se refuse au mutisme et prétend aux devants de la scène. Et puisque « la majorité suppose un état de pouvoir et de domination » (Deleuze, 1980 : 133), tamazight prend ici un pouvoir symbolique par l'écriture. En témoignent, entre autres, les mots français et arabes que l'auteur soumet à l'exigence formelle de l'orthographe amazighe et la déformation linguistique qu'il s'est autorisée. Kafka cite dans son

¹⁴ Le décret présidentiel n°20-228 du 29 Dhou El Hidja 1441 correspondant au 19 août 2020 portant création du prix du Président de la République de littérature et de langue amazighe a été publié au journal officiel n° 50 du 30 août 2020.

¹⁵ Nous avons fait ce décompte sur la base des données (arrêtées à l'année 2021) puisées dans la thèse de Lamri Wahid sur « *L'image de la femme dans l'imaginaire romanesque kabyle* ».

journal une artiste de Prague (Madame Klug) qui a affirmé ceci: « Voyez-vous, je parle toutes les langues mais en yiddish » (2000 : 290). Par son écriture, Amar Mezdad semble dire « voyez-vous, je parle toutes les langues, mais en kabyle ». Il y a une forme de réaction scripturaire contre le système dominant, à l'image du combat de Lxewni contre l'ordre établi. Cette réaction scripturaire est illustrée aussi par la symbolique des prénoms, laquelle symbolique est appuyée par le dialogue engagé avec la petite Nabila autour de la langue amazighe. Il y a lieu de dire qu'en s'investissant dans la figure du mineur, l'écriture de Amar Mezdad remet en cause, en filigrane, une hiérarchisation contestée dont celle qui installe à un degré inférieur une littérature dite « mineure ».

Références bibliographiques

- ANDRES B. 1980. Compte rendu de [Dubois, Jacques. 1978. L'institution de la littérature, introduction à une sociologie. Bruxelles, Bernard Natnan/Éditions Labor « Dossiers media ».] dans *Voix et Images*, 5(2), p.417-419. <https://doi.org/10.7202/200222ar>. Consulté le 18/07/2022.
- BOURDIEU P. 1998. *La domination masculine*. Seuil. Paris.
- CASANOVA P. 1999. *La République mondiale des lettres*. Seuil. Paris.
- CONFIAINT R. 1989. *Éloge de la créolité*. Gallimard. Paris.
- DELEUZE G. 1980. *Philosophie et minorité*. Mille Plateaux. Minuit. Paris.
- DELEUZE G. et GUATTARI F. 1975. *Kafka ; pour une littérature mineure*. Paris. Minuit.
- GAUVIN L. 2003. « Autour du concept de littérature mineure. Variations sur un thème majeur » dans Bertrand, J., & Gauvin, L. (Eds.), *Littératures mineures en langue majeure*. Presses de l'Université de Montréal. Québec/Wallonie-Bruxelles. <http://books.openedition.org/pum/15718>. Consulté le 03/06/2022.
- GRUTMAN R. 1997. *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*. Fidès - CÉTUQ. Montréal.
- Journal officiel de la république algérienne n°50, du 30 août 2020, <https://www.joradp.dz/FTP/jo-francais/2020/F2020050.pdf> consulté le 20.11/2023
- KAFKA F. 2000. *Récits, romans, journaux*. Librairie générale française. La Pochothèque. Paris.
- KLEIN R. 2014. « Deleuze et Guattari, Kafka, pour une littérature mineure. Kafka au carrefour du désir et de la Loi » dans *Études Germaniques*. N° 273. Klincksieck. Paris. P. 133 à 150.
- KLEIN R. 2018. « D'une redéfinition de la littérature mineure », dans *Littérature*, n°189, Armand Colin, pp. 72-88.
- LAMRI W. 2022. *Tugna n tmeṭtut deg usugnan angal aqbayli. L'image de la femme dans l'imaginaire romanesque kabyle*. Thèse sous la direction de Kherdouci Hassina. Université de Bouira.
- MARTHE R. 1954. *Introduction*, dans *Journal*. Grasset. Paris.
- MEZDAD A. 2006. *Ass-nni*. Ayamun. Béjaïa (Algérie).
- MOURA J-M. 1999. *Littératures francophones et théorie postcoloniale*. Le Seuil. Paris.
- SALHI M. A. 2011. *Études de littérature kabyle*. ENAG éditions. Boumerdès (Algérie).
- SALHI M. A. 2014. Quelle grille d'analyse pour le (sous) champ littéraire Kabyle ? dans *Champs littéraires et stratégies d'écrivains. Les ouvrages du CRASC*. DAUD M. (dir.). 145-154 <https://ouvrages.crasc.dz/pdfs/2014-champs-littraires-quelle-grille-mohand%20akli%20salhi.pdf> Consulté le 01/12/2023.
- SALHI M. A., AMEZIANE A. 2017. Le livre littéraire kabyle : édition et éditeurs, dans *Littératures en langues africaines : production et diffusion* BAUMGARDT Ursula (dir.), éditions Khartala, 315-330.
- TARTAKOWSKY E. *Minoritaire, mineur*. Université Lumière Lyon 2. <http://ressources-socius.info/index.php/lexique/21-lexique/159-minoritaire-mineur>. Consulté le 02/08/2022.
- WEISSMANN D. 2012. « Le discours sur la 'littérature mineure' : genèse, transferts et limites d'un concept ». Caroline Zekri/Béatrice Rodriguez (Dir.), dans *La Notion De "Mineur" Entre Littérature, Arts Et Politique*, Michel Houdiard, Paris, p. 33-42. https://www.academia.edu/2425388/Le_discours_sur_la_litt%C3%A9rature_mineure_gen%C3%A8se_transferts_et_limites_d_un_concept Consulté le 10/07/2022.